

# QUAND LES ENFANTS POSENT DES QUESTIONS EMBARRASSANTES

Danielle RAPOPORT, psychologue clinicienne  
Association *Bienveillance*, formation et recherches.

Largement diffusées depuis plus d'un quart de siècle, les connaissances de la psychologie de l'enfant ont profondément modifié nos pratiques professionnelles, à une échelle individuelle comme institutionnelle, et changé le regard que les parents et l'ensemble de notre société portent sur la petite enfance. Ce respect global envers lui, qui est prôné partout et qui repose en grande partie sur la communication précoce qui, dès son plus jeune âge, doit s'établir entre l'enfant et les adultes qui sont garants de son développement, a rencontré depuis peu une nouvelle notion : la *bien-traitance*. Il s'agit un néologisme qui n'a pas encore trouvé sa place et sa définition dans nos dictionnaires, mais que nous nous approprions de plus en plus<sup>1</sup>, comme en témoigne la publication récente d'un Congrès qui s'est tenu en Belgique, à Louvain, en 2003<sup>2</sup>.

Cette évolution s'est appuyée, sur un très large éventail, justement, de « porte-paroles » de l'enfant auprès du grand public. L'impact des émissions de radio de Françoise Dolto, « *Lorsque l'enfant paraît* », ne s'est pas éteint : ses livres ont familiarisé de plus en plus de parents et de professionnels aux notions et au vocabulaire de la psychanalyse des enfants<sup>3</sup>, souvent difficile d'accès. Cet enfant, d'emblée être de langage pour elle, allait rencontrer l'enfant *acteur de son développement* du Professeur Brazelton<sup>4</sup>. Face aux "compétences" précoces du jeune enfant, nous avons dû devenir des adultes non moins compétents et réceptifs, se devant de répondre en interactions, en interrelations... De même, l'influence de Winnicott ne cesse d'être considérable, à travers des publications mise à la portée des parents par de nombreux pédiatres ou par des auteurs aussi influents que Laurence Pernoud, ou encore par des psychanalystes qui, avec Didier Houzel et Cléopâtre Athanassiou, ont montré l'importance d'une notion de premier plan dans l'œuvre de Winnicott mais encore méconnue : le *sentiment continu d'existence*<sup>5</sup>. En fait, de l'aube des sens à l'accompagnement haptonomique prénatal et à la naissance sans violence, la bien-traitance précoce du bébé de l'homme ne cesse de nous interpeller, lorsque *bien naître* et *bien-être* s'entendent de la même façon<sup>6</sup>, bien avant qu'il n'arrive à

---

<sup>1</sup> Rapoport D. *La bien-traitance envers l'enfant : des racines et des ailes*, Belin, 2006.

<sup>2</sup> Desmet H., Pourtois J.P et coll., *Culture et Bienveillance*, préface de Boris Cyrulnik, De Boeck, 2005

<sup>3</sup> Dolto F., *Lorsque l'enfant paraît*, 3 tomes, Paris, Seuil, 1977.

<sup>4</sup> Brazelton T.B., *La naissance d'une famille*, Paris, Stock/L. Pernoud, 1983.

<sup>5</sup> Athanassiou C. (traduction de), Abram J., *Le langage de Winnicott, dictionnaire explicatif des termes winnicottiens*, Ed. Popesco, 2001

<sup>6</sup> Rapoport D., « En passant par la maternité : première rencontre avec la bien-traitance ? » in *La bien-traitance envers l'enfant*, op. cité.

trois-quatre ans, à l'âge des questions, - si bien nommé « l'âge du pourquoi » ! Comment l'aborder dans la continuité de la bien-traitance où nous sommes ainsi engagés ?

## DU DROIT DE SAVOIR DE L'ENFANT AU SAVOIR DIRE DES ADULTES

Dès lors que cet enfant est considéré dès sa vie intra-utérine, dès sa naissance, comme un sujet en devenir et comme une personne à part entière, comment lui refuser la possibilité de comprendre les événements qui jalonnent son histoire à partir du langage qui construit son identité au jour le jour ? Il y a une vingtaine d'années, cette prise de conscience a véritablement émergé. Elle a rapidement touché les professionnels de l'Aide sociale à l'Enfance sur la question des origines<sup>7</sup> ou sur celle des décisions de placement<sup>8</sup>, et plus récemment, chez les professionnels de Santé, concernant l'annonce d'un diagnostic à un enfant et le pourquoi de ses traitements<sup>9</sup>. En fait, c'est toute le développement de l'enfant qui est concerné dans sa vie quotidienne par son *droit de savoir*, face au pourquoi et au comment de ce qui lui arrive : l'enfant, en pleine découverte du monde, ne doit pas vivre les événements de sa vie à son *insu* ! Mais rencontre-t-il toujours un *savoir dire* « bien-traitant » des adultes, à la hauteur du respect que requièrent et le niveau de compréhension où il se trouve et sa fragilité affective, ou encore à la hauteur de sa curiosité et de sa soif de savoir alors qu'elles se mêlent aussi à sa peur d'apprendre dès lors qu'il se trouve dans des situations qui le dépassent ?<sup>10</sup>

La diversité ou la complexité des situations n'est pas seule en cause ici, -qu'il s'agisse de séparations habituelles ou à caractère médico-social et judiciaire, de mésententes parentales banales ou d'un divorce déchirant, d'une hospitalisation courte ou d'un diagnostic grave accompagnés de traitements douloureux, de difficultés passagères de développement ou d'un handicap annoncé, d'un non-dit sur les origines ou de secrets touchant des proches, en famille comme à l'école.

Ce qui confère une dimension angoissante ou traumatique à de telles situations, c'est le caractère « énigmatique » qu'elles revêtent pour le jeune enfant : lorsqu'il entre à peine dans sa troisième année, et souvent encore entre quatre et cinq ans, il ne peut en effet intégrer de tels événements à un réseau cohérent de représentations, ni les symboliser. Et s'il pose clairement une question « -dis, papa, -dis, maîtresse, -dis maman, pourquoi... ? », il ne fait pas encore la relation entre la cause et ses effets, entre la réponse et sa question ! L'accès à « parce que » n'est pas encore maîtrisé, ni la réversibilité des situations, ... et les pourquoi s'enchaînent, presque sans fin si on n'y met pas certaines limites, en témoignant alors à l'enfant notre intérêt *pour lui*, pour son ressenti, et non pour lui fournir des réponses compliquées, rationalisées, dont il n'a alors que faire.

---

<sup>7</sup> Rapoport D., « Que dire, quand le dire ? Parler pour ne rien dire ... », in : *Origines : qui es-tu, d'où viens-tu ?*, Stock (Les cahiers du nouveau-né 7), 1983, p. 125-165.

<sup>8</sup> Rapoport D., « Le temps nécessaire : l'expérience de « L'Opération Pouponnières », in *Maltraitements institutionnelles*, sous la direction de M.Gabel, F.Jésu, M.manciaux, Fleurus, 2000.

<sup>9</sup> Dommergues J.P., Leverger G., Rapoport D., (sous la direction de), *Droit de savoir, savoir dire : l'enfant malade*, Belin, 2003

<sup>10</sup> Boimare S., *L'enfant et la peur d'apprendre*, Dunod, 1999, 2004.

L'inflation, voire l'injonction, actuelle du *tout dire* à l'enfant de cet âge, comme s'il avait déjà accès à l'âge de raison; nous fait oublier - ou méconnaître - combien il est à un âge où la structuration de la pensée causale, de la compréhension temporelle et spatiale sont seulement en voie de se structurer. A un âge, également, où il nous rappelle le petit enfant que nous avons été, mais dans sa dimension inconsciente, chargée de la force émotionnelle du refoulé et de l'*infantile enclos* en chacun de nous<sup>11</sup>, quand ce n'est pas de souffrances transgénérationnelles subtiles, enfouies mais toujours à l'œuvre.

Aussi n'est-il pas possible ici de traiter de la même façon « les questions embarrassantes » posées par les enfants de trois à cinq ans, puis de cinq à 8 ans, ...et enfin dans les années des 8-12 ans, celles des invariants logiques et de l'*âge de raison*, si bien nommé, qui correspond justement à ce que les psychanalystes nomment la *période de latence*. Les questions embarrassantes posées par l'enfant sont d'ailleurs celles qui embarrassent surtout les professionnels des garderies et des écoles maternelles, ou encore les parents, dans cette tranche d'âge qui précède, justement, l'âge de raison !

Pourtant, nous reconnaissons tous aujourd'hui le bien fondé de dire à l'enfant ce qu'il en est de ce qui lui arrive et du monde qui l'entoure, dans les événements exceptionnels comme dans leur banalité, dont on sait bien qu'elle n'est jamais banale pour lui ! Lui répondre, au fil des jours, c'est conforter son sentiment continu d'exister, son identité en construction, son plaisir tout neuf de « penser », - et la noblesse de l'anodin du quotidien, pour reprendre l'expression de Michel Lemay<sup>12</sup>, trouve ici une remarquable illustration !

Mais du droit de savoir du jeune enfant au savoir dire des adultes, sommes-nous suffisamment formés à ce partage, suffisamment sensibilisés aux risques qu'il comporte ? Et lorsque nous sommes confrontés, face à des enfants si jeunes, à des questions sur les origines, sur la conception, la naissance, la sexualité, la vie, la mort, la violence, sommes-nous toujours conscients de l'autoprotection qu'elles suscitent, issue du plus profond de nous-même, de notre propre amnésie infantile ? Notre désarroi prend certainement également sa source dans la résonance qu'elles actualisent brusquement de notre petite enfance, faite de tant de non-dit, de tant de tabous que nous avons « oubliés », mais qui sont toujours à l'œuvre<sup>13</sup>, et de notre impuissance d'adulte d'en avoir résolu certaines ! Sinon, comment comprendre notre embarras face aux questions de ce si jeune enfant-là, dont nous disons parfois, entre sourire et incrédulité, qu'elles sont « métaphysiques » et existentielles, et qui nous renvoie à l'enfant que nous avons été et que nous sommes encore!

---

<sup>11</sup> Clément R., *Parents en souffrance*, Ed. Stock/L.Pernoud, 1993.

<sup>12</sup> Lemay M., « La bienveillance à l'égard des professionnels », in Gabel M., Jésus F., Manciaux M., (sous la direction de), *Bienveillances, mieux traiter familles et professionnels*, Fleurus, 2000, p.427-44

<sup>13</sup> Rapoport D., « L'amnésie infantile : quel enseignement ? », in : S.D. Kipman (sous la direction de), *La sexualité "oubliée" des enfants*, Paris, Stock/L.Pernoud, 1993.

## PARLER POUR NE RIEN DIRE,... OU SAVOIR DIRE POUR PARTAGER ?

Actuellement, se taire n'est plus concevable, mais tout dire porte le risque d'“adultiser” en quelque sorte l'information que l'on doit donner. Communiquer avec un jeune enfant sur les moments difficiles qu'il est en train de vivre ou qu'il devra traverser fait surgir de nombreuses questions : que comprend-il à un âge si tendre, comment sa situation présente s'inscrit-elle dans une si jeune histoire, dans quel tissu environnemental, culturel et relationnel cette information s'inscrit-elle ? Il s'agit surtout ici d'écouter avant de répondre, d'observer et surtout de comprendre cet enfant qui questionne, plutôt que la question elle-même. Il s'agit de percevoir ce qu'il ressent de ce que nous lui disons, de nos informations, de nos explications ...et ce que nous ressentons nous-même de les lui donner. Car nous ne mesurons pas toujours combien les adultes sont eux-mêmes limités, émotionnellement, par l'amnésie qui a recouvert de façon programmée les premières années de leur vie et par le refoulé, dans leur inconscient, de leur propre intelligence infantile.

Dès lors qu'on applique à l'enfant le concept même de *droit de savoir et d'information*, inscrit dans la Déclaration des droits de l'enfant, nous devons puiser dans notre connaissance des stades de son développement cognitif et de ses capacités de compréhension. Nous savons combien celles-ci sont spécifiques à chaque enfant et selon son âge, et qu'elles vont considérablement se modifier au cours des premières années de la vie en étroite association avec sa vie neuro-sensorielle, relationnelle et émotionnelle.

Ces spécificités pluridimensionnelles, développementales et socio-familiales, très intriqués entre elles, ne doivent pas être négligées, car dès lors qu'il s'agit de fournir des explications à un jeune enfant, le langage ne véhiculera pas que de l'information ! Celle-ci s'inscrit dans la douceur d'une *communication* interrelationnelle, faite d'empathie, de complicité et surtout d'intimité, même si d'autres, en retrait, en sont témoins. Cette interrelation verbalisée peut dans bien des cas se teinter d'humour, de gaîté. Elle implique toujours qu'on laisse *le temps* à l'enfant d'écouter, de réagir, ou de différer ses réactions. Ceux qui les recueillent, ou les ressentent, peuvent dans certaines situations en avertir les partenaires relationnels privilégiés de l'enfant, -parents, ou référents de lieu d'accueil, élargissant le cercle de la communication de façon souvent bénéfique à son égard.

Qu'il compte ainsi pour nous a valeur narcissisante et humanisante pour lui<sup>14</sup>, et donne à l'information qu'il reçoit une dimension singulièrement signifiante. S'il s'agit de questions banales et associées à l'éveil et à la curiosité de tout jeune enfant, elle le confortera dans son désir d'interroger et de retrouver sa complicité avec l'adulte, dans son plaisir d'être entendu. S'il s'agit de situations inhabituelles et peut-être inquiétantes, elle rompt sa solitude, son sentiment d'impuissance face à des situations imprévisibles qui lui sont imposées et dont il ne comprend pas le sens. Plus tard, elle donnera toute leur valeur à ses capacités d'anticipation, à sa confiance dans l'adulte et dans son entourage, dont il pourrait douter sinon.

Envisagé ainsi, le fait de donner une information à un enfant dépasse bien entendu les définitions de nos dictionnaires : informer, c'est “avertir, mettre au

---

<sup>14</sup> Clément R., *Parents en souffrance*, op.cit., p.261

courant, instruire ”. Il s’agit surtout de *partager* des connaissances avec un enfant directement concerné, considéré comme un véritable acteur de sa vie et partenaire de son histoire et de son développement. Le discours unilatéral d’un informateur quelconque n’a pas cours ici. Il a laissé la place à un partage émotionnel, où la bien-traitance tisse sa trame subtile faite d’attention et d’ajustements, de tendresse et d’émerveillement.

Une telle communication constituera pour lui un facteur d’expérience positive, de confiance en autrui, et lui laissera soit le goût délicieux des curiosités satisfaites, mais toujours renouvelées, soit le souvenir de difficultés surmontées. “ Si petit qu’il soit, écrit Françoise Dolto<sup>15</sup>, un enfant à qui son père et sa mère parlent des raisons qu’ils connaissent, ou qu’ils supposent, de sa souffrance, est capable d’en surmonter l’épreuve, en gardant confiance en lui et en ses parents ”. Elle ajoutera plus tard : “ Ce n’est pas de la parole magique, ça, c’est de la parole médiatrice de votre relation à l’enfant, de la relation de cet enfant à son monde de sécurité ”<sup>16</sup>. Mais si faire savoir à cet enfant le pourquoi de ce qui le concerne, c’est partager, communiquer, parler avec lui, avons-nous réellement bien compris l’enseignement de Françoise Dolto, et ne le saoule-t-on pas actuellement d’un trop plein de verbalisation ?<sup>17</sup>

Rappelons ici qu’entre trois et sept ans, il va mettre en effet près de quatre années pour entrer progressivement dans un nouveau stade de sa compréhension des événements, de leurs origines et de leur déroulement, pour s’ouvrir aux relations de causalité, de responsabilité, et les maîtriser. Le *pourquoi* et le *comment* entre les causes et leurs effets le passionneront alors...mais prenons garde à ne pas plaquer sur l’enfant de trois ans l’âge de raison des 7 ans, ... si confortable soit-il pour tous<sup>18</sup> !

### **Paroles données, paroles reçues ?... Parler... pour ne rien dire !**

Face au scepticisme envers les capacités de compréhension du jeune enfant – ou, à l’inverse, face aux excès d’explications et aux commentaires sans fin dont les adultes abreuvent des enfants trop observés et trop “ adultisés ” –, Françoise Dolto, peu avant sa disparition, nous a mis en garde contre ce qu’elle appelait le *langage sonore*. Il s’opposait pour elle au *langage ressenti*, ce ressenti complice entre les êtres, plus fort que la parole émise. Ceci est pourtant moins connu d’elle : “ Je ne dis pas qu’il faut tellement parler aux enfants, mais leur dire *vrai* quand un problème se pose ; personnellement, je ne parle pas de “bain de paroles” ”. Concevoir pour l’enfant une information médicale qui serait vide de ce “ressenti” et de cette complicité, ce serait donc parler... pour ne rien lui dire. Ce serait nous priver aussi des effets psychologiquement réparateurs, voire thérapeutiques des mises en mots de certaines réalités : celles, pourtant traumatisantes,

---

<sup>15</sup> DOLTO F., *Lorsque l’enfant paraît*, tome 2, Paris, Seuil, 1978.

<sup>16</sup> CLEMENT R., DOLTO F., “ Le mythe de la parole magique ”, in : F. Dolto, D. Rapoport, B. This, *Enfants en souffrance*, Paris, Stock/L.Pernoud, 1981.

<sup>17</sup> RAPOPORT D., “ Lorsque parler ne veut pas dire ”, in : F. Authier-Roux (sous la dir. de), *Spirale 16 : “ Madame Dolto ”*, 2000.

<sup>18</sup> Rapoport D., « En allant vers l’âge de raison... », in *La bien-traitance envers l’enfant*, op.cit., p.95

d'un changement de vie ou d'une séparation incompréhensibles, de la méconnaissance des origines de sa filiation, ou encore de la maladie et du handicap<sup>19</sup>. Encore faut-il, justement, que ces mises en mots s'expriment avec prudence, en sachant que toute vérité n'est pas bonne à dire, et qu'au droit de savoir de l'enfant répond son droit d'être protégé de paroles qui risquent de le déstabiliser, de le choquer, voire même de le détruire, surtout dans son plus jeune âge...

Dans ce domaine où l'évolution de nos mentalités et de nos pratiques est récente, on constate combien on peut *dire beaucoup en parlant peu* et que *savoir dire* ne s'improvise pas. Cela requiert une information et une sensibilisation des parents qu'ils réclament, d'ailleurs, souvent, et cela exige des professionnels concernés une formation dont ils ressentent tous, à titres divers, profondément le besoin. Les professionnels de l'enfance, comme la plupart des parents, admettent actuellement combien le respect du droit de savoir de l'enfant lui est bénéfique, mais ils doivent connaître les écueils à éviter et les précautions nécessaires qui s'y rattachent.

En fait, nous constatons tous combien ce droit de savoir répond aux besoins spécifiques de tout enfant, et avant tout à son besoin d'être respecté, nous l'avons vu, en tant qu'être humain construisant sa personnalité, son histoire, son identité – c'est à dire en tant que *sujet*. La vulgarisation de ce terme, utilisé surtout jusqu'ici par les philosophes ou les psychanalystes, est de plus en plus manifeste. Il prend ici un sens particulièrement bienvenu lorsqu'on connaît les risques que tout petit enfant encourt de perdre son statut de sujet pour devenir un *objet*, si précieux soit-il, au service du travail des parents : on « dépose », disent-ils souvent encore, son enfant à l'école maternelle ou à la garderie. Que ce soit dans des situations courantes ou en réponses à des questions gênantes, on ne s'adresse plus à lui comme sujet, mais on puise dans des réponses toutes faites, et l'on ignore ce qu'il en a compris, retenu, ressenti. Par là même, l'on ne comprendra pas les réactions qui s'en suivront : le silence s'installera, la question ne sera plus posée, mais pourra se déplacer sur un changement de comportement incompréhensible... On croit avoir gagné du temps, et on en perd a posteriori, alors que le temps pris *avec* l'enfant constitue toujours un gain précieux, autrement précieux même qu'un simple « gain de temps ».

On comprend mieux ici que les professionnels, soucieux d'un *savoir dire* au bébé l'information qui le concerne, aspirent de plus en plus au soutien d'une sensibilisation plus approfondie dans ce domaine. Cette demande est aussi partagée par de nombreux parents, qui sont de plus en plus conscients que parler à leur enfant a constitué un immense progrès pour la psychologie de l'enfant, mais qui ne passe pas par « trop » parler. A la « suffisamment bonne » mère de Winnicott, selon la traduction habituelle du *good enough mother*, - ou plutôt d'une mère plus ou moins adéquate, selon une traduction plus juste<sup>20</sup>, on pourrait parler d'un *savoir dire* le plus adéquat possible, et suffisamment juste. Le silence qui entourait les jeunes enfants dans notre propre culture

---

<sup>19</sup> KORFF-SAUSSE S., “ Ce que parler veut dire... ou ne pas dire ”, in : *Contraste 10* : “ En parler avec l'enfant ”, 1999.

<sup>20</sup> Mc Dougall., *Théâtres du Je*, Gallimard, 1986, note p.43.

il y a encore peu de temps, et qui a parfois pesé comme une chape de plomb sur les adultes et les parents qu'ils sont devenus, est à présent levé. Faisons en sorte que la communication qui s'instaure avec lui soit toujours porteuse du sens dont il a besoin, et qu'il est en droit d'attendre de nous.

\* *Danielle Rapoport est psychologue, fondatrice de l'association Bien-traitance, formation et recherches (Paris)*